

STAVROÛLA DIMITRIÛ

L'âme du miroir

*Traduit du grec par
Michel Volkovitch*



TABLE

Où le bateau infecté sombre, les marins enterrent leur capitaine et les marchands sont massacrés par des brigands	11
Où l'on entre dans la ville de Philat dont les habitants parlent toutes sortes de langues	21
Où les brigands se partagent leur butin et Tòska, la femme de leur chef, craint qu'il ne la tue, tandis que la couturière coud et qu'avant la tempête les astronomes comptent les étoiles	28
Où l'on apprend qui est le vrai père de l'enfant, avant d'assister à la circoncision	39
Où le mal s'étend	50
Où Tòska se multiplie devant son miroir et Ioùra meurt poignardé, et le mal sème la mort parmi bêtes et gens sous le soleil, la lune et le ciel immense	58
Où le consul de France réconcilie toutes les religions, et les morts ne sont plus seuls à quitter la ville	82
Où les vivants apprennent à vivre avec la mort, et Tòska revit sa nuit d'amour	96
Où méditations, prières et rituels se succèdent, et le silence de Dieu conduit les hommes à se tourner vers le Diable	103
Où ceux qui sont partis s'égarer et ceux qui restent retrouvent le droit chemin	117
Où l'un travaille le bois, l'autre la terre, tandis que Tòska se teint les cheveux	123

Où l'on fuit la peste et les mouches dans le ventre maternel, tandis que la charrette passe, que l'abeille trépassé et que les mourants racontent la mort et le jugement	131
Où les morts dansent dans les flammes	145
Où l'eau et Ligòrio reviennent	150
Où la peste s'éloignant, on voit s'approcher une troupe de comédiens	157
Où la maison de la morte révèle son secret	164
—	
L'APCALYPSE, ENCORE	179
L'AUTEURE	185
LE TRADUCTEUR	187

*Où le bateau infecté sombre, les marins
enterrent leur capitaine et les marchands
sont massacrés par des brigands*

C'était un double tour que lui jouait le vent. Le frappant sans cesse, un coup de côté, un coup de face, le prenant par l'épaule doucement, le redressant. Puis le lâchant. Et lui tout secoué qui restait un instant là-haut, figé, cherchant l'équilibre. Et soudain, en un saut suicidaire, plongeait, disparaissait. On ne voyait plus que son grand mât. Bientôt réapparu. Le foc à l'envers, penché comme endormi, avant de retrouver sa place initiale.

C'est que le vent soufflait de l'île des Phéaciens (comme souvent la nuit dans ces eaux-là). Le gonflement régulier de la mer comme une respiration soulevant la poitrine de la terre. De l'autre côté, l'enchaînement des humeurs de la lune. Qui passait du rouge au violet, puis au bleuâtre, sur fond argenté froid, l'éclairant jusqu'aux parties immergées, et il devenait étrange, étranger. Les eaux calmes, blanches, comme la Mer morte...

On hissa le grand fanal à la proue. Les douaniers de garde demandaient son nom. On leur fit signe depuis

le pont que s'il le fallait on jetterait du chargement à la mer — quelque chose d'approchant.

Les gens de Philat, debout sur l'antique jetée, furent sidérés. Non, ce n'était pas Héraklès qui passait avec Mélite. Ni Jason en route vers Buthrotum. Les mythes, c'était fini depuis des siècles — à eux maintenant d'en créer d'autres. Ni le vaisseau de l'Égyptien Tamos, chargé d'or, gagnant l'Italie. Ni un brick venu de Libourne, de ceux qui transportent du marbre « au nom du Royaume d'Angleterre ». Ni des Barbaresques sur leurs bateaux fins comme des flèches. Ni l'ogresse de la mer.

— Occidental...

— Anglais...

— Comment le sais-tu ?

— Il n'est pas entouré d'oiseaux de mer. Les Anglais ne jettent rien...

Ils regardaient, apeurés. Pas à cause de la mer. La mer, ils l'adoraient, sans jamais la toucher. Ils n'étaient descendus que pour se mouiller les pieds.

Ceux du bateau n'étaient que visiteurs. Eux ne prenaient plus la mer depuis longtemps. Le libre accès interdit par *firman*¹ à tout ce qui venait d'un port turc. De temps en temps des bateaux qui passaient au loin, inutilés. Et le bateau de la ligne allant vers Corfou.

— Il s'en va...

¹ *Firman*. Décret du souverain.

— Il s'en vaaa...

Le bateau déjà au large. S'arrêtant bientôt juste assez près, juste assez loin pour qu'on les voie sur le pont allumer leur pipe et faire de l'étoupe. On entendait des cris. De douleur ou de joie, comment savoir.

Lors d'une pause, le chef douanier sonnait sa corne de cuivre les informa :

— Ohé du bateau, vous tous, capitaines, matelots ou marchands, dans un délai d'une heure, si vous ne vous déclarez pas à nos autorités locales et à nos maîtres et si vous ne hissez pas pavillon... Dans une heure vous serez comptés parmi les sujets du Sultan et paierez tribut...

Pas de réponse.

Face aux roseaux, la douane. Plus loin, les dortoirs de la quarantaine — une ruine en pierre et deux autres à côté, couvertes de branchages et de mousse. Comme collées à la terre, entre les nénuphars, elles arrivaient jusqu'aux bouées des eaux de la marée — le flux mêlait algues, poissons, crochets, oiseaux.

Devant les dortoirs, une chienne. Vieille, ses lourdes mamelles pendantes, elle sauta péniblement hors d'un tonneau, rejoignit en boitant un seau d'eau et but. Puis regarda dans la même direction que tout le monde.

Ils tâtonnaient dans la brume de mer. L'horizon brouillé par la lueur épaisse de la lune, ils ne voyaient pas bien.

— Étoile filante !

— Cadavre tiré des cales !

Ils les voyaient sur le pont agripper par la taille des hommes cramponnés au bastingage et les jeter un à un dans la mer. Puis le terrible plouf, répété toutes les demi-heures, toutes les heures. Puis le silence.

Le lendemain le flot apporta les noyés. Les laissa devant l'échelle. Couverts d'une boue noire. Les anneaux luisaient à leurs chevilles. Le garde-côte passait de temps à autre, les retournait avec une gaffe et les poussait vers le fond.

Nîlos le pêcheur pleurait ces poissons aux galons d'or. Puis repartait noyer au large les poissons pollués.

Un pavillon rouge anémique, hissé à la grande vergue, frémissait au-dessus du pont. Un trémolo d'instrument de musique. C'était une cloche, signal d'alerte, qui sonnait et résonnait. Alors, ceux qui balançaient les autres se rassemblèrent à nouveau. Et comme on part à l'assaut, ils prirent leurs haches, abattirent les mâts à la racine, déchirèrent la grande voile. Pour finir, tout, bois et gréement, jeté à la mer.

Ils mirent à l'eau leur barque, sautèrent tous dedans. Ils ramaient en bon ordre, à vive allure. La barque accosta en eau profonde, à l'échelle de bois. En sautèrent d'abord ceux qui étaient debout, déchargeant des coffres de bois. Tels des esprits de la mer. Les assassins. L'air féroce, cheveux et moustaches noires de goudron collés sur le

visage, deux d'entre eux vêtus à l'occidentale, l'autre en pantalon bouffant et gilet.

Le rachat de la blessure...

Ils jurèrent sur leur propre tombeau : aucune blessure nulle part. Ils relevèrent leurs manches pour montrer leurs bras, ouvrirent leurs pantalons pour montrer leurs jambes.

— Nous le savons... Nous le croyons...

Ils parlaient comme les muets.

Les douaniers tripotèrent certains papiers, firent même des courbettes. On vit sortir un tas de Marie-Thérèse, de pièces blanches, de florins de Hollande. Les douaniers lavèrent les pièces une à une soigneusement à l'eau de mer, les comptèrent et se les partagèrent.

Les marchands chargèrent leur contrebande sur le dos ou sur des brouettes, et prirent en courant le chemin vers Philat.

Les autres sortirent de la barque le corps lentement, religieusement. Emmailloté, enduit de poix, les insignes collés dans la poix sur deux planches vernies en forme de T, presque une croix.

La chienne de la douane renifla l'air. Elle s'enhardit, s'élança vers eux. À mi-chemin, sentant l'odeur du mort, son dos se hérissa. Elle se détourna et gratta le sable furieusement.

Le cortège se forma aussitôt. En tête, un homme vêtu comme une poupée, chevelure abondante et chapeau à plumes. Il tenait, en guise de drapeau en berne, un débris de voile attaché à un bout de bois. Derrière lui un autre, pareillement vêtu, sa lance au pied, penchée. Et une escorte, avec tambour et trompette, qui se mit à psalmodier un air vaguement funèbre. Trois hommes, portant le mort, s'efforçant sur le sable d'accorder leur pas.

Les gens de Philat se rangèrent en silence. Certains ôtèrent leur fez, « Qu'Allah lui pardonne... », certains se signèrent, « Que Dieu lui donne le repos... ». Une volée d'oiseaux tournait là-haut, observant ce qui se passait là-dessous. Puis, en ayant assez vu, d'un coup d'aile ils s'éloignèrent.

Cette scène étrange se résumait d'un mot : vanité. Le capitaine du bateau, chevalier de Saint-Louis, disparaîtrait bientôt dans la poussière et les pelletées de matière blanche. Dévoré par une combustion sans fumée, dans une fosse pleine de chaux.

Après l'inhumation, les douaniers ordonnèrent aux marins de se mettre nus devant eux. Debout, jambes écartées, chacun d'eux montra le lieu de la souffrance. On leur donna des vêtements, des chaussures et on les enferma dans les dortoirs. Leurs vêtements furent brûlés dans la chaux.

Vers le soir, les marins pleurèrent.

Il faisait nuit de nouveau. Minuit pour les pendules turques. Elles sonnaient le deuxième quart de la douzième heure nocturne. Un silence abyssal partout. Ni clapotis, ni cri d'oiseau. Des poules d'eau, traînant leurs poussins comme au bout d'un fil, picoraient les noyés.

Le bateau sombrait avec sa cargaison. Du lin pour la Flandre. Du brick anglais on ne voyait plus que le museau du lion d'or à la proue. Les gens de Philat regardèrent jusqu'à ce que la tête du lion soit totalement noyée. Pleine de poison, disait-on.

Le lecteur d'étoiles, un vieux, le doyen — à la nouvelle année il aurait quatre-vingt-dix-neuf ans — regardait amoureuxment le ciel. Son regard semblait chercher quelque chose dans la cohue des étoiles. Le ciel en débordait.

— Quel royaume là-haut !

Il leva le bras gauche et, la large manche tombant, au lieu d'une main seul le poignet apparut. Telle une grosse bougie. Le bras coupé pointé vers ce ruban brumeux, la Voie lactée. Pleine d'âmes, de cornes, de sabots.

Là-bas vers l'Ourse, un peu à l'écart, l'étoile de mauvais augure. Comme une bête sauvage, son pelage roux, sa queue et deux liserés de dentelle autour.

— Non... non... À la troisième trompette, le mal vient de l'eau.

Le vêtement de la Toute-Sainte du monastère de Raïon ! La bête, sur le dos, tombant de ciel en ciel jusqu'à enfourcher le vêtement de la Toute-Sainte, et à côté la

lune, vieille, à son décroissant, fornicant dans un nuage de poussière, et des liquides, sanies, eaux sales, tombant toutes ensemble en pluie sur la terre. Et la terre, empestée, secouant tout cela de dessus sa bosse, expliquait le lecteur d'étoiles.

— Tout cela s'accomplira.

— Une espèce de Jugement Dernier...

— Et comment les gens vont-ils se rassembler, comment tiendront-ils tous dans la plaine ?

— Ce jour-là les montagnes s'écarteront ensemble, et la plaine sera immense... expliqua le lecteur d'étoiles, et de sa main restante, montrant les sommets :

— Nous serons dessous... Mais pour l'heure nous sommes tranquilles...

Une peur s'empara d'eux dans ce paysage de pierres et de bruyères. Grondant, qu'un vent violent se mit à balayer, vent d'Apocalypse...

Ils regagnèrent Philat. Courbés, les mains croisées dans le dos. Ils marchaient tremblants de tous leurs membres, souhaitant quitter au plus vite ce lieu terrible, sous l'étoile de mauvais augure.

Ils demandèrent au lecteur d'étoiles combien de temps allait durer ce qu'il annonçait — « pour l'heure nous sommes tranquilles ». Des mois ? Des siècles ? Quelques heures ? Et il leur expliqua la grande heure et la petite heure.

— Quelle distance entre la petite et la grande ?

— Trente mille ans. Et toi, Saltik, n'oublie pas, tu mourras chrétien.

— Alors je ne mourrai jamais, je serai immortel !...

Ils marchaient sur le grand chemin vers Philat. Le jour s'était levé. La plaine de Dino Bey et ses maïs étincelaient comme une plaque d'or. Les paysans travaillaient, leurs enfants aussi coiffés de leurs petits fez blancs. On n'entendait que le bruit des coups sur les épis.

Depuis un moment, tout en marchant, ils examinaient sur la chair de la terre des traces de sabots, tels des sceaux. Et des traces de pas entrecroisées.

— On dirait que des fous sont passés par ici...

L'une des traces était d'un pied nu sans gros orteil.

— C'est Ioùra ! Ioùra Bey !

Ils arrivèrent au défilé de Kòtska. S'arrêtèrent, sans voix. La chienne de la douane couchée en boule, les yeux mi-clos, comme à moitié morte. Devant elle, béants, les coffres des marchands. Par terre, des tissus, des dentelles, du crottin de cheval, tout cela roulant dans le sang. La chienne les regarda longuement. Ses sourcils se soulevèrent peu à peu, se froncèrent, son visage s'assombrit. Et elle se mit à pleurer... ils le virent... sa mâchoire inférieure tremblait...

Ce qu'ils virent plus loin, de toutes les horreurs que la vie leur réservait, ce fut la pire. Un arbre mort avait ses branches tragiquement ployées. Trois corps nus se

balançaient. Et ce n'était pas seulement trois hommes pendus. On les avait aussi décapités. Et pas seulement décapités. Deux d'entre eux avaient la tête accrochée entre leurs jambes. L'autre l'avait sous le bras. Deux des marchands étaient chrétiens, musulman le troisième.

Voilà ce qui arriva. Tout cela. En l'an de grâce 1814. An 1229 de l'Egire. Une journée de l'histoire du monde venait de s'achever... À Philat...